

Extrait de l'auto-biographie de Van Paassen : *Days of our Years*

« A Barcelone. Rencontre avec Durruti et prise de Sietamo - Pierre van Paassen Durruti

Le journaliste canadien d'origine néerlandaise Pierre van Paassen raconte sa visite de la Barcelone libérée, sa rencontre avec le combattant libertaire Buenaventura Durruti et la prise de la ville de Siétamo par les forces anarchistes.

Il s'agit d'un extrait du livre de van Paassen *Days of our Years* [publié en 1948], qui documente ses expériences en Europe, en Afrique et au Moyen-Orient avant le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale.

Extrait transmis par Boris Badenov le 9 octobre 2010 ».

[Note de libcom postérieure qui renvoie au texte « Un tas de ruines » de Danny Evans, publié le 12 octobre 2022] :

« Des recherches récentes ont montré que les affirmations de Pierre van Paassen concernant sa visite en Espagne sont presque certainement fabriquées. Ce texte est donc reproduit à titre de référence uniquement ».

Van Paassen :

« Trois mois plus tard, lors d'une nouvelle visite à Barcelone, il n'y avait plus aucune trace de désordre. L'ancien régime faisait place à un nouvel ordre des choses. Les théâtres avaient rouvert leurs portes. Le système de transport, y compris les taxis et le métro, fonctionnait normalement et la nourriture était abondante. Mais l'atmosphère faussement montmartroise du quartier du Paralelo s'est complètement évaporée. On ne pouvait plus auparavant se promener dans le quartier connu sous le nom de « Quartier chinois » sans qu'une armée de proxénètes, de prostituées et de trafiquants de drogue ne se mette à nos trousses. Les bordels, les boîtes de nuit, les casinos, les peep-shows, les *honky-tonks* et les films obscènes ont été fermés. C'est le résultat du travail des comités de la classe ouvrière. D'autre part, les églises et les couvents qui avaient échappé à la fureur des masses en juillet ont été transformés en jardins d'enfants, en centres culturels, en hôpitaux, en salles de conférence et en universités populaires. Des dizaines de petites librairies ont fait leur apparition. Les gens se tournent apparemment vers la lecture dans un pays où les lettres et le savoir ont été pendant longtemps, sinon proscrits, du moins réservés à une minorité de messieurs et d'avocats bourgeois. Le célèbre monastère de Montserrat, situé sur la montagne qui domine la ville, a été transformé en sanatorium pour enfants tuberculeux, mais personne ne pouvait me dire où étaient passés les moines, et personne ne semblait s'en soucier outre mesure.

J'ai passé les premières semaines de la guerre civile derrière les lignes en Catalogne avec une colonne de partisans libertaires. Les syndicalistes catalans avaient accompli le miracle de battre Goded et son armée de quarante mille hommes à Barcelone même. Le matériel de guerre disponible pour la campagne visant à déloger les fascistes des villes provinciales de Catalogne et

d'Aragon avait été récupéré dans les arsenaux abandonnés par les insurgés vaincus, dans les monastères et les églises de la capitale.

Malgré cela, les fournitures pour une campagne militaire dans les régions rurales étaient ridiculement insuffisantes : pas d'artillerie, pas de mitrailleuses, pas de camions. Lors de mon premier contact avec la milice à la périphérie de la ville de Sietamo, quand, j'ai vu la pauvreté de leur équipement, mon cœur s'est serré. Comment ces hommes vêtus de salopettes et de sandales en toile pouvaient-ils espérer arrêter l'offensive qui viendrait certainement de Saragosse ? Des souvenirs d'Éthiopie me traversèrent l'esprit. Des hommes étaient allongés le long d'une route rurale, dormant, mangeant, discutant de ce qu'il fallait faire. Des centaines de paysans des districts environnants les avaient rejoints. Ils voulaient s'enrôler. Mais il n'y avait pas de fusils à distribuer. Trois avions passent en trombe et lâchent leurs bombes sur les voies ferrées et les vergers. Un champ de blé a pris feu. Des fragments d'explosifs s'écrasent sur les toits des granges. Des balles de mitrailleuse piquent les murs en plâtre des fermes. Un groupe de miliciens, assis sous un parasol, regardait sombrement les évolutions des oiseaux de métal dans le ciel. Un avion de chasse a viré de bord, a presque touché les toits des maisons et envoie son jet mortel. L'appareil volait si bas que je pouvais voir l'observateur balancer sa mitraille.

“S'il revient”, dis-je à un groupe d'hommes qui observaient la scène à l'abri d'un ponceau de la voie ferrée, “vous pouvez l'abattre avec vos fusils. Si vous lui tirez une salve, quelqu'un touchera sûrement le réservoir d'essence.”

“Bien sûr, répondit-on, mais nous n'avons pas de cartouches, compañero !”

Pas de cartouches, pas de fournitures médicales, pas de couvertures, exactement deux cents vieux obus pour les canons vétustes qui avaient été trouvés dans la forteresse de Montjuich. Mais ces obus s'écrasent maintenant sur la tour de Siétamo. Des hommes qui n'avaient jamais tiré un coup de feu dans leur vie, instituteurs, dockers, dactylographes, employés de Ford, tous avaient ajusté leur tir après une douzaine de ratés. On voit des morceaux de maçonnerie s'écraser sur le toit de la cathédrale. Des fumigènes s'échappent du clocher.

“Nous devons prendre Sietamo avant que les fascistes n'amènent leur artillerie et leurs chars de Huesca”, déclare Durruti, le chef de la colonne. “Avec le matériel capturé à Sietamo, nous pourrions avancer”.

Avancer ? Un milicien regarde au coin de la première maison de la rue qui mène à la ville. Il y eut un claquement sec, comme celui d'une chaîne d'ancre glissant d'une douzaine de crans dans l'aussière, et la cervelle du milicien éclaboussa le mur blanchi à la chaux.

“Nous allons passer par-dessus les toits et les caves”, dit Durruti. “Nous devons prendre l'église là-bas avant le matin.”

Une violente explosion coupa court à ses paroles. Tout le monde se lève. L'air est chargé d'une odeur âcre. Quelques hommes s'avancent prudemment pour examiner la situation.

“Un obus ?” Demandai-je.

“Non, Jimines [Gimenez ?] a éliminé l'équipe de mitrailleurs”, répond-on. “C'est le frère de Jimines qui vient d'être tué, l'homme qui regardait au coin de la rue. Jimines a jeté un paquet de dynamite. Nous avons une autre mitrailleuse, toute neuve.”

“Maintenant, nous pouvons faire un pas de plus”, annonce Durruti.

Un train blindé remonte la voie en grondant. La locomotive porte un drapeau rouge et noir et les lettres FAI, initiales de la Fédération anarchiste. Le train s'arrête au passage à niveau derrière nous. Le mécanicien est venu parler à l'état-major de Durruti, composé d'un maître d'équipage anglais, Middleton, qui avait déserté à Barcelone, d'un journaliste français du journal *Barrage*¹ et d'un certain Señor Panjanú, le seul des quarante-neuf colonels de Barcelone à ne pas s'être joint à au soulèvement de Goded.

Trois hommes emportent le corps de Jimines. Ils avaient enveloppé sa tête brisée dans un journal. La porte de la maison au coin de la rue s'ouvrit et un vieil homme en sortit en conduisant cinq poulets devant lui. Il me salua en agitant son chapeau en lambeaux.

“Pourquoi restez-vous ici ?” demandai-je.

“Pourquoi ne le ferais-je pas ?” me répondit-il. “C'est ma maison. Tout est en ordre, sauf que les Blancs ont pris mon âne hier. Ils ont raté les poulets”.

Il rit et montre ses gencives édentées.

« Combien étaient-ils ?” demandai-je.

Il a haussé les épaules.

“Ils sont dans l'église”, dit-il en indiquant la direction du centre de la ville. “Ils l'ont fortifiée. Sais-tu s'ils envoient des fusils de Barcelone ?”

“Tu veux te battre, toi aussi ?” demandai-je, stupéfait.

Pourquoi pas ? répondit le vieux paysan. “J'ai de bons yeux !”

Le train blindé avance. Il y avait vingt mitrailleuses à bord.

“A moins que les Blancs ne touchent directement ce train avec leurs canons, nous serons à la gare dans une heure”, remarqua Durruti.

Le corps d'un garçon est affalé contre le mur d'une maison. Sa main gauche est tendue vers son fusil, tombé à quelques pas devant lui. Sa bouche était remplie de pain. La mort l'a surpris en train de manger. Dans sa main droite, il tenait le reste du pain. Le pain absorbe le sang qui s'écoule en un mince filet de son flanc...

¹ Hebdomadaire de la Ligue Internationale des combattants de la paix : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb32710062m/date> [note des Giménologues]

Un char d'assaut se dirigea vers nous. Il a écrasé les barbelés cinquante mètres plus loin dans la rue. Les miliciens ont saisi leurs fusils et se sont levés d'un bond. On m'a ordonné d'entrer dans la cabine du garde-barrière. Au bout de dix minutes, un milicien me dit de sortir : “Tout va bien. Le char est l'un des nôtres”, dit-il. “Des paysans l'ont capturé”. Tout le monde se pressa autour du moteur pour l'examiner. Le garçon qui l'avait conduit était interrogé par Durruti. Il grimpa sur le moteur et tomba à l'intérieur, laissant le couvercle ouvert. Il réapparut ensuite et commença à distribuer des sacs de grenades. Durruti sourit.

“Nous aurons bientôt autant de munitions que Franco”, dit-il.

La mort rôde à chaque coin de rue. Chaque maison doit être prise d'assaut. De chaque fenêtre, des tireurs d'élite abattent des miliciens et des paysans. Un homme s'effondre à genoux après avoir perdu la tête. Un autre, courant à travers une cour ouverte, trébuche² comme un petit garçon, son fusil lui échappe des mains et cogne sur les pavés. Il est criblé de balles avant que son corps ne touche le sol,

J'ai vu un fasciste allongé dans la gouttière d'un bâtiment officiel, vidant tranquillement le tambour de sa mitraillette dans la rue en contrebas, jusqu'à ce que la tête d'un milicien apparaisse derrière lui à travers la fenêtre d'une mansarde. Le fasciste se retourne brusquement, tire sur le milicien et le fait tomber. Mais dans sa chute, avant de plonger dans la rue en contrebas, le milicien saisit le fasciste et tous deux roulent sur le bord du toit. Leurs corps, bloqués l'un contre l'autre, retombent avec fracas dans la rue. Un ouvrier ramasse tranquillement la mitraillette. Quelques minutes plus tard, elle crache des balles en direction de la place centrale.

L'obscurité s'est installée. Quelques maisons étaient en feu. Le reflet des flammes bondissantes sur les flancs de la tour donnait à la scène un aspect étrange, irréel. Cela m'a fait penser à une fête du 14 juillet en France avec feu de Bengale, avant l'époque des projecteurs. Mais la place au milieu de laquelle se dressait l'église restait imprenable. Seul le char capturé s'était aventuré dans la zone balayée par les balles pour faire une reconnaissance. Il n'est pas revenu. De tous côtés, les miliciens convergaient vers l'édifice médiéval, avec ses murs massifs, ses contreforts. Ils tiraient à l'aveuglette sur les fenêtres et les portiques. De courtes langues de flammes jaillissaient en réponse depuis un trou sonore dans la tour et d'entre les piliers d'un large balcon qui s'étendait devant la façade. C'est là que les fascistes avaient concentré leurs mitrailleuses, sur ce balcon. On ne pouvait pas s'approcher de l'endroit. Durruti dit : “Nous attendrons l'aube, mais ensuite nous devons aller sur la place. Nous ferons monter une pièce d'artillerie et nous ferons sauter ce balcon.”

Au lever du jour, on lui dit qu'il ne reste plus un seul obus.

“Alors nous les délogerons avec des grenades !”

² Cette description correspond très précisément à une scène du film *Aguiluchos de la FAI* [note des Giménologues]

Les grenades n'ont pas atteint le balcon. Ceux qui les ont lancées l'ont fait maladroitement. Ils sont abattus dès qu'ils s'aventurent à découvert. La place était jonchée de petits monticules immobiles. Aux premières lueurs de l'aube, ils ressemblaient à des piles de vêtements. Des hommes blessés appelaient de la place, maudissant le retard. D'autres rampaient lentement, centimètre par centimètre, jusqu'à la sécurité des rues secondaires. Les mitrailleuses fascistes aboyaient en rafales rapides et nerveuses. Les miliciens se tenaient silencieusement aplatis contre les murs, impuissants, dégoûtés.

“Se précipiter, c'est se faire faucher comme du blé mûr”, dit le colonel Panjanu.

Durruti le regarda d'un air interrogateur.

“Nous allons attaquer la place, répondit Durruti, et c'est vous qui nous dirigerez”.

Mais il n'était pas nécessaire d'attaquer en masse. Deux paysans en haillons, pieds nus, enroulèrent tranquillement des paquets de dynamite autour de leur taille, insérèrent les capuchons dans l'un des bâtons, puis, une cigarette allumée dans une main et la mèche courte dans l'autre, s'élançèrent soudain à travers la place. L'un d'eux est blessé par une rafale de mitrailleuse, mais il continue à ramper et atteint le porche de la cathédrale. Son compagnon a déjà allumé la mèche avec sa cigarette. Il y a un moment de suspense, puis le bruit déchirant d'une explosion... et une autre. Les garçons se sont fait exploser. Le balcon avec les mitrailleuses s'écrasa en morceaux sur les dalles.

Une minute plus tard, la milice déboule et une épaisse colonne de fumée s'échappe de la tour. Les fascistes qui se trouvaient dans la chambre des cloches sont en train de rôtir à mort. Ceux qui se trouvaient à l'intérieur de l'église se rendent.

La ville de Siétamo (1) est prise. Mais une horrible surprise attendait les vainqueurs. Dans les caves humides du bâtiment municipal, où un détachement de Blancs a résisté jusqu'à l'après-midi, on a retrouvé les corps des otages, des dirigeants syndicaux et des libéraux de la communauté. Ils gisent dans des mares de sang frais, mais les caillots de cervelle qui adhèrent aux murs moisis montrent qu'ils ont été abattus à bout portant.

Les habitants circulaient librement dans les rues vers le coucher du soleil lorsqu'un groupe de prisonniers a été amené. Il s'agissait de militaires, dont plusieurs officiers. Sur le côté ouest de l'église, ils furent arrêtés et placés contre le mur. Une foule s'est rassemblée pour assister à l'exécution. Au moment où le peloton d'exécution se met en place, Durruti apparaît.

“Qu'est-ce que vous faites ? demanda-t-il aux miliciens. “Qui a donné l'ordre de faire cela ? Allez-vous tirer sur des hommes sans défense ?” Ces paroles suscitent un murmure de colère et des cris de haine. “Ils ont exécuté nos compañeros, dites-vous ?” s'écrie Durruti, le visage livide de colère. “Est-ce que cela veut dire que nous devons faire la même chose ? Non !” tonna-t-il. “Abaissez vos fusils ! Ces hommes vont être jugés à Barcelone. Ils sont humains même s'ils se sont comportés comme des porcs”.

Il ne termine pas. Les milicianos éclatent de rire. L'un des fascistes s'était mis à genoux et faisait le signe de croix avec une rapidité foudroyante.

Au moment où les prisonniers sont emmenés, cinq avions arrivent en trombe en provenance de Saragosse. Toute la population de Siétamo se précipite dans les rues pour voir les machines. Les balcons des maisons et les toits étaient noirs de monde. Lorsqu'elles sont au-dessus de la tête, les machines lâchent leurs bombes. Une série d'explosions terribles s'ensuivit.

Je me suis rendu dans le quartier où les premières bombes étaient tombées. Plusieurs maisons s'étaient effondrées ; les miliciens étaient déjà en train de dégager les blessés dont on entendait les cris sous les amas de maçonnerie pulvérisée. Une petite fille est la première à être tirée de là. Une poutre lui a écrasé la poitrine. Puis vient le corps d'une vieille femme. Au loin, on entend les détonations d'autres bombes qui explosent.

Un miliciano me demanda : “C'était des avions espagnols, compañero ?”

“C'étaient des avions Junker, compañero, des avions allemands !”

“Ces salauds d'Allemands n'ont pas de mères et d'enfants ?” demanda-t-il.

Une erreur dans la transmission de deux dépêches distinctes sur la prise de la petite ville de Siétamo située à la périphérie de la capitale provinciale de Huesca a fait croire que j'avais rapporté la prise de la capitale provinciale elle-même, qui s'appelle aussi Huesca. Dans cette ville, les loyalistes n'ont obtenu qu'une emprise précaire et ont été repoussés après quelques jours d'occupation des quartiers extérieurs. »

<https://libcom.org/article/barcelona-meeting-durruti-and-taking-sietamo-pierre-van-paassen>

Traduction des Giménologues, 8 décembre 2023.